



Cinq soldats d'Afrique du Nord se battent pour la France. Au-delà de l'hommage, la guerre au plus intime.

Etre français, c'est quoi ? Etre un « bougnoule » et être prêt à mourir pour la France, par exemple. Cette vérité, il a fallu du temps pour la dire. Elle correspond à une page d'histoire occultée que Rachid Bouchareb (l'auteur de *Little Sénégal*) exhume et brandit au grand jour dans un beau geste de dignité retrouvée. La réalité est donc celle-là : ce ne sont pas moins de 130 000 « indigènes » d'Afrique du Nord et d'Afrique noire qui ont combattu, souvent aux premières lignes, pour libérer l'Europe du joug nazi. Bouchareb honore leur mémoire et c'est déjà beaucoup. La caméra suit quatre hommes venus du Maroc ou d'Algérie, qui s'engagent en 1943 pour sauver la « mère patrie ». Quatre hommes aux parcours et aux motivations différents, encadrés par un sergent pied-noir, l'ambivalent Martinez (Bernard Blancan). Il y a Yassir (Samy Naceri), mercenaire entêté en sandales qui n'hésite pas à détrousser les cadavres ; Saïd (Jamel Debbouze), un grand enfant qui quitte les jupons de sa mère pour devenir un homme ; Messaoud (Roschdy Zem), un amoureux de la France qui veut fuir la misère de son pays ; et Abdelkader (Sami Bouajila), le plus instruit, tout jeune gradé assoiffé de revanche sociale. Voilà pour la psychologie différentielle, certes sommaire, mais qu'importe puisque au fond ce sont leurs similitudes, leur sort commun de chair à canon qui priment ici. En Italie, en Provence puis dans les Vosges, ces « indigènes » qui parlent arabe entre eux vont devoir se battre doublement, en se montrant parfois plus français que les Français. C'est une guerre dans la guerre que filme Bouchareb, en pointant notamment certaines différences de traitement injustes (repas, permissions, pensions...). Mais cet aspect de réquisitoire, non dépourvu d'effets démonstratifs, ne doit pas faire oublier qu'*Indigènes* est aussi et peut-être surtout un film de guerre réaliste et poignant, une sorte de Soldat Ryan à la française.

Pas si fréquentes en effet ces scènes de bataille, manœuvres d'envergure ou combats isolés, mises en scène avec efficacité et sobriété. Les balles sifflent, les corps s'écroulent ou sautent, déchiquetés. Le réalisateur filme au plus près des soldats, de leur frayeur et de leur violence. Nul héroïsme ici, mais simplement des hommes qu'on a oubliés, des tirailleurs d'autant plus courageux que déracinés. Rien ne symbolise mieux leur lutte forcée que le dernier tiers du film, de loin le plus intense. L'action se resserre sur une unité de temps et de lieu. Seuls survivants de leur bataillon décimé, les quatre et leur sergent gravement blessé atteignent un village isolé d'Alsace, à la lisière de la forêt. Ils s'y installent pour défendre la position. Malgré la présence de quelques habitants terrés là, le coin tient du village fantôme. L'atmosphère fébrile d'attente, de menace suspendue n'est pas sans rappeler *Les Sept Mercenaires* ou même le roman de Julien Gracq *Un balcon en forêt*. On ne dira rien de la fin sinon qu'elle contribue à la force émotionnelle de la fresque, justement et audacieusement récompensée par un prix d'interprétation masculine décerné aux cinq acteurs. *Indigènes* tombe enfin à pic dans le contexte de débat national autour de l'intégration. La sagesse de Bouchareb est de vouloir éclairer tout un pan d'histoire en cherchant moins à accuser qu'à pacifier. D'où aussi des plages d'accalmie ou de recueillement qui ponctuent à bon escient l'histoire. Ainsi, cette maison silencieuse, typiquement alsacienne, où l'on entend juste le balancier d'une horloge. Deux soldats maghrébins harassés avalent la soupe fumante apportée par une vieille ménagère. Belle séquence à l'image du film : ni plus ni moins que la remise en cause, en douceur, d'une image d'Epinal.

Jacques Morice

